

**Zeitschrift:** Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

**Herausgeber:** Alliance nationale de sociétés féminines suisses

**Band:** 23 (1935)

**Heft:** 464

  

**Artikel:** Variété : ce que m'a dit la chanson française

**Autor:** Pierre, Simone

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-262088>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les femmes pour la paix

### A la mémoire de M. Arthur Henderson

Les groupements féminins et pacifistes internationaux ont été vivement frappés par le décès du vaillant et persévérant président de la Conférence du Désarmement. Les relations, en effet, ont été fréquentes autant que cordiales entre lui et nos organisations féminines, dont il avait apprécié l'effort, et qui ont toujours trouvé auprès de lui des encouragements à poursuivre leur tâche. Il n'y a pas bien longtemps encore que, recevant une délégation à Genève, il lui adressait les paroles suivantes, qui pourraient servir de devise et d'encouragement aux travailleuses pour la paix:

A vous, qui représentez l'opinion publique, j'aimerais dire: Fixez votre étendard au mat de la S. d. N. Faites que le désir de paix soit plus fort et plus solide que le désir de guerre. Tout succès dans la tâche de l'organisation de la paix doit servir d'aiguillon à de nouveaux efforts; tout retard ou toute défaite doit faire jaillir de nouvelles réserves d'énergie obstinée et invincible.

Aussi les organisations féminines représentées à Genève ont-elles participé à la cérémonie commémorative organisée le 5 novembre dernier, sous la présidence de notre ami, M. Ernest Bovet, par une dizaine d'Associations nationales

et internationales à tendances pacifistes. Mrs. L. Puffer Morgan, l'un des membres les plus actifs du Comité International féminin pour la paix et le désarmement, y prit notamment la parole pour faire ressortir tout ce que fut Arthur Henderson pour la cause de la paix.

Mais nous suffragistes, ce n'est pas seulement la mémoire d'un pacifiste. Convaincu que nous saluons ici, mais bien aussi celle d'un féministe. Comme tous les membres de l'ancien Labour Party, l'oncle Arthur était partisan du vote des femmes, et cela dès les temps épiques des luttes des suffragettes. Il nous souvient personnellement de lui avoir été présentée à Londres, au printemps 1914, lors d'un thé offert aux suffragistes étrangères sur la fameuse terrasse de la Chambre des Communes, réception au cours de laquelle il avait exprimé sa vivante conviction dans la justice de notre cause. Nous nous en voudrions de ne pas avoir rappelé ici ce souvenir.

### La Semaine de la Paix

Comme les années précédentes, les Sociétés féminines genevoises ont manifesté, lors de la «Semaine de la Paix» qui précède le 11 novembre, en organisant une conférence *La Paix par les femmes*, que voulut bien faire M. Ruyssen, secrétaire général de l'Association pour la S. d. N., remplaçant un conférencier parisien empêché au dernier moment. Et l'on vendit aussi dans les

magasins, et au cours de conférences et manifestations diverses, le petit ruban bleu de la paix.

La remarque, cependant, a été faite de divers côtés, que cette forme, toujours la même, de commémoration de l'armistice (conférences, rubans...) commençait à être un peu usée, et qu'il serait intéressant de trouver un mode de manifestation plus neuf et plus frappant. Ne pourrait-on pas, notamment, obtenir que la minute de silence soit plus religieusement observée lorsque sonnent les cloches, ainsi que c'était le cas il y a quelques années? Car les taxis ont roulé, et les trams ont grincé, et les besognes habituelles ont continué, alors qu'en cette atmosphère grise de pluie, nous songions, nous, avec d'autant plus d'intensité, que nous venions de pays qui savaient directement, eux, ce qu'a été l'horreur de la guerre, à la signification de ce mot: *Paix...*

### En réponse à l'Impératrice d'Abyssinie

L'on n'a pas oublié l'appel lancé par l'Impératrice d'Abyssinie aux femmes du monde entier à se réunir en prières pour la paix. En réponse, un Comité de femmes hollandaises demanda «aux femmes, épouses et mères de leur pays et du monde entier de se réunir le 20 octobre, toutes à la même heure, pour prier, se concentrer, ou se recueillir pour la paix».

uisse. Toujours elle savait susciter des vocations; d'un air détaché, elle vous posait cette question: «Ne vous chargeriez-vous pas de ce travail? ... Grâce peut-être à l'absence d'agressivité de sa part, et sans doute parce qu'elle prenait la chose comme une possibilité des plus normales, on s'engageait, entraîné par le courant d'esprit civique. Elle était, cela va sans dire, membre du Groupe suffragiste veveysan, qu'elle avait aidé à fonder.

L'entraide par les femmes lui fit prendre une part active à la *Saffa*, qu'elle défendit vaillamment contre une accusation de la *Gazette de Lausanne* qui voulait voir dans cette manifestation une manifestation marxiste. Elle-même avait organisé, deux ans auparavant, avec l'Union des Femmes de Vevey, une exposition du travail féminin. Nous devrions parler encore de ce qu'elle fut pour la lutte contre la tuberculose, pour les œuvres de guerre, l'aide aux prisonniers, aux réfugiés, de ses entreprises d'évangélisation sous la tente à Morges... cela nous entraînerait trop loin. Mais le *Mouvement* doit à ses lectrices de

leur dire ce que le nom de Mme de Couvreur signifie pour les femmes romandes.

Or, c'est dans la Fédération des Unions de femmes qu'elle a été un vrai chef. Elle avait beaucoup observé, elle s'intéressait passionnément à tout ce qui est humain. Cela lui a permis d'orienter les Unions, chacune selon ses possibilités. Elle savait qu'on ne peut brûler les étapes; elle était d'un tact parfait, et quoique très entière dans ses propres convictions, elle ne cherchait pas à les imposer aux autres, mais savait s'atteler au même travail avec des femmes de convictions différentes. Créer une union sacrée par la réunion de toutes les bonnes volontés, voilà à quoi elle tendait, et pourquoi elle fonda les «Journées des femmes vaudoises», auxquelles elle tenait énormément. Elle, la Genevoise d'origine, avait l'intuition du bien qui pourrait naître pour le canton de Vaud d'une rencontre annuelle entre femmes de la ville et de la campagne. Elle accomplissait tout cela sans faire de théorie, — mais nous ne doutons pas de la vision qui la faisait agir.

Parmi nos souvenirs personnels, nous aimons à rappeler plusieurs points importants: ainsi, lorsqu'une pétition à une autorité veveysanne ou cantonale s'imposait, Mme Couvreur y allait sans hésitation et très simplement: la chose était nécessaire, elle la faisait, sans illusion sur le résultat! Les fins de non recevoir lui faisaient seulement hausser les épaules. Nous l'avons entendue défendre la cause des institutrices mariées auprès de la Commission du Grand Conseil vaudois. Elle parlait au nom de la moralité publique — on m'a dit que ses arguments avaient remporté le succès; elle les énonçait avec une calme autorité, sans montrer de passion personnelle.

Mme Couvreur avait l'habitude de faire part à l'Union de Vevey de ses découvertes littéraires. C'est à elle que peut-être elle dévoilait le plus clairement ses goûts. Si, dans la dernière séance où elle prit une part active, et où l'on sentait douloureusement le déclin de ses forces physiques, elle nous a fait un compte-rendu de l'étrange biographie d'une femme de pasteur en Laponie, Sara Alléla, un livre mal équilibré, mais qui frappe par sa grande vision de l'existence humaine, faite de bien et de mal, de peu de réussites et de beaucoup d'échecs, dont le pourquoi ne peut être envisagé qu'à travers les générations, un livre dont l'héroïne est une simple femme, mais qui accepte courageusement la vie, avec ce que cela comporte de luttes, de courage, d'amour et de don de soi... ce n'est pas un pur hasard. Mme Couvreur avait abdié à ce moment-là; la maladie allait la

1 Une étude sur ce livre a paru dans le *Mouvement*, No 449. (Réd.)

res, bibliothécaires scolaires, prévention antituberculeuse, etc. (etc.). Et ensuite pour eux-mêmes, car les paysages de montagnes des cartes postales sont évocateurs de beautés que tous nous aimons, et les timbres continuent la série artistique des costumes féminins suisses, dessinés avec tant de bonheur par le peintre Courvoisier (l'auteur aussi, rappelés-le, de nos timbres suffragistes turcs). Cette année-ci, c'est la Bâloise, la Lucernoise et la Genevoise que l'on nous présente, la dernière surtout spécialement réussie.

Une remarque toutefois: quand donc se décidera *Pro Juventute*, à qui nous, les femmes, ne mesurons certes pas notre collaboration, à consacrer son quatrième timbre (celui de 30 centimes) à une figure féminine?... Nous ne manquons pourtant pas de femmes dont le nom est plus connu et dont l'action en faveur de l'enfance et des désertés a été autrement étendue que celle du statisticien et homme d'Etat tessinois que l'on nous offre cette année! et dont nous aimerions voir ainsi évoquer la mémoire. Les timbres du Congrès d'Istanbul ont largement prouvé quelle faveur ces effigies féminines rencontrent dans le public. Ne veut-on pas en prendre note pour l'an prochain dans les conseils supérieurs de la Fondation *Pro Juventute*?

laire de cette ville, et où M. Couvreur devint pasteur de l'Eglise libre. Ce premier contact avec la vie populaire avait laissé chez Mme Couvreur des traces profondes; c'est ainsi qu'elle devint abstinente militante, et, comme telle, elle se rattacha à la Croix-Bleue, convaincue que l'alcoolique ne peut se libérer de son esclavage par ses propres forces.

En 1895, M. et Mme Couvreur revinrent au pays, dans une cure du Jura, à Baumes-Valleyres, puis à Valleyres sous Rance, et, en 1900, ils s'installèrent dans une maison familiale à Vevey, avec l'intention de se mettre au service de leurs concitoyens par l'évangélisation et le travail dans la Croix-Bleue.

Immédiatement Mme Couvreur prit sa place dans l'«Espoir», qu'elle dirigea pendant 33 ans, et dans les réunions populaires fondées par son mari, où elle le secondait régulièrement. Si, par sa position de femme de pasteur, elle était orientée vers le travail fait dans et par l'Eglise, elle trouvait dans la famille Couvreur des traditions civiques qui tout naturellement l'entraînaient à rendre service à la chose publique. Elle ne s'arrêta donc pas aux portes du temporel, mais employa ses riches moyens dans les domaines les plus divers.

Douée d'une grande capacité de travail, d'un esprit très rapide, elle savait mener de front une foule d'activités, sans pour cela montrer le moindre signe d'agitation et sans jamais embrouiller les choses. Elle pouvait paraître distante, presque distraite, et cependant elle gardait la vision très précise de ce qui se passait, et, sans doute, au moment même où son interlocuteur la croyait absente, elle était en train de chercher une solution à un problème, ou bien une nouvelle idée germaient en elle.

Un autre trait de sa nature, c'était la fidélité à un travail entrepris; elle était d'une régularité exemplaire, ne manquait aucune séance d'une société dont elle était membre, et, lorsqu'une coïncidence s'obligeait à s'absenter, elle s'excusait auprès de celle qu'elle devait négliger. Elle était matériellement indépendante et n'avait pas d'enfants, mais nous n'avons pas connu de femme ayant comme elle autant d'obligations régulières, péremptoires, et qui fût plus fidèle à ses engagements.

En hiver, elle servait les soupes scolaires; en été, elle allait régulièrement à la cure d'air des enfants délicats. Le «Refuge», c'est-à-dire un foyer pour enfants dont les mères sont malades, ou qu'il faut pour toutes autres raisons sortir de leurs familles, était sa «nursery». Elle vivait porte à porte avec ces enfants, et j'imagine qu'elle leur a donné le meilleur de son cœur. L'«Espoir» la réclamait un jour par semaine. La voilà donc entourée de petits, plus que beaucoup de mères. Fallait-il rappeler combien de miséreux, de pauvres, d'échoués ont sonné à sa porte? Nous n'en avons guère rencontrés qui ne nous eussent cité un mot, un conseil, une aide de Mme Couvreur.

Mais, ce qui lui importait, c'était de construire, d'unir les forces pour le bien. C'est ainsi qu'elle devint l'âme de l'Union des Femmes, et de la Société des Femmes abstinentes de Vevey, qu'elle devint aussi une des promotrices de la Fédération des Unions de Femmes du canton de Vaud, dont elle fut la présidente pendant bien des années. Sous sa direction, l'Union des Femmes de Vevey devint un noyau de vie, d'où partaient des initiatives nombreuses et heureuses. Mme Couvreur favorisa son affiliation à l'Alliance, et quoiqu'elle ne comprît pas toujours les tendances des Confédérées suisses-allemandes, elle s'associa aux activités de l'Alliance, telles que l'assurance-maladie, l'éducation nationale, la collaboration à la *Semaine*

## IN MEMORIAM

### Mme Couvreur-de-Budé

(1866-1935)

C'est avec un vif regret que, rentrant d'un long voyage féministe à l'étranger, nous avons appris le décès, survenu en notre absence, de Mme Couvreur de Budé. Notre journal doit beaucoup à sa mémoire, car, dès sa fondation, Mme Couvreur s'était directement et activement intéressée à lui, avait contribué à le répandre, avait encouragé sa rédactrice, et loin de craindre, comme d'autres, qu'il ne constituât une concurrence pour le *Bulletin des Unions de Femmes du canton de Vaud*, avait compris, avec cette vision large qui lui était propre, la tâche qui incombait en notre Suisse romande à un journal de portée spécialement féministe et suffragiste. C'est donc avec une reconnaissance émue que nous nous inclinons devant cette tombe, regrettant que la nouvelle du décès de Mme Couvreur soit parvenue trop tard à notre Rédaction pour qu'il ait été possible d'exprimer cette reconnaissance dans notre précédent numéro.

### LE MOUVEMENT FÉMINISTE.

Le 1<sup>er</sup> novembre, à Vevey, est décédée Mme Henri Couvreur, l'une des femmes les plus marquantes du féminisme romand. Ses obsèques réunirent des représentants de toutes les couches sociales, de tous les âges, et si l'on y comptait beaucoup de femmes, nombreux étaient les hommes, spécialement les jeunes gens. En observant cette foule visiblement émue, nous avons cherché la raison de son attachement à la défunte, en jetant un regard sur la vie qui venait de s'éteindre.

Mme Priscille Couvreur, née de Budé, avait passé son enfance à Genève. Eprise de lectures, elle ne paraissait pas s'orienter vers le travail social. A 24 ans, elle épousa le pasteur Henri Couvreur, suffragant de l'Eglise libre de Pau, qui, un an plus tard, fut transféré à Saint-Etienne où il avait été nommé sous-directeur de la Mission populaire. L'année suivante nous trouvons le jeune couple à Marseille, appelé à l'œuvre de la Mission popu-

## VARIÉTÉ

### Ce que m'a dit la chanson française

Yvette Guilbert a été parmi nous et j'avais mis sous mon bonnet d'interviewer la «*Dame aux Chansons*». Elle avait bien reçu, l'autre année, un confrère, qui lui avait demandé «*Comment elle aimait Genève?*» Elle me dirait bien à moi «*Ce qu'est la chanson?*»

Or, à l'autre bout du fil, la voix riche, la voix chaude, et sonore, et haut placée, qui est celle de la *Chanson française* elle-même, m'a répondu: «*Je veux bien, mais je pars dans un instant et ne reviens que... Oh! dites-moi, vous qui êtes une femme! ne soyez pas comme vos confrères les hommes! Comprenez-moi! Je chante tous ces jours, et, entre temps, j'ai besoin de silence...*» Et, naturellement, je n'ai pas été comme mes confrères les hommes, j'ai compris. Et la *Chanson française* m'a dit: «*Oh! merci mille fois, merci mille fois!*»

Et puis, la *Chanson française*, grande dame très bonne, m'a cependant répondu: «*Je suis une forme de Paris, la plus directe, la plus simple, la plus proche de l'homme. Je suis drame, comédie, roman, une transposition de la vie, concentrée et puissante. Pour me comprendre, il faut un cœur sensible et un esprit averti, qui sachent, sous le mot, le geste ou l'inflexion, pénétrer ma fugace mais profonde réalité humaine. L'art populaire, il n'y a que les ignares et les non intelligents qui n'y comprennent rien! Il faut être intelligent et cultivé pour retrouver tout ce qui se cache d'humanité sous un mot.*»

«*Pour m'animer, il ne faut ni chanter, ni déclamer, il faut vivre, vivre, l'une après l'autre, les vies multiples et diverses, que j'incarne tour à tour. Et il ne les faut pas vivre à demi. Il faut avoir chair et esprit le guerrier agonisant, la veuve déchirée qui meurt dans une extase, l'abandonnée qui pleure, le prêtre égoïste, confit de fausse sainteté, le page bouleversé de son funeste mesquins, le ménagère aigrie, la vieille dame indignée qui regrette sa jeunesse, la pauvre fille tragique qui aime être battue, le quadragénaire mufle qui renie ses amours, le peintre attendri qui s'en souvient, l'imbécile satisfait qui se pavane..., il faut être toute la grandeur, la lâcheté, la souffrance, la drôlerie humaine. Le comique et le tragique se mêlent tellement dans la vie. Peut-être est-ce nous seuls qui trouvons tragique, et ne sommes-nous*

que de drôles petits pantins dont on dire, d'aïlleurs, les ficelles...»

«*Ainsi, sous mon masque tragi-comique, je suis la sœur anonyme et éternelle de Shakespeare, de Molière, de Balzac, de tous ceux qui se penchent sur l'incessante comédie humaine. C'est bien comme eux que je travaille. Mes personnages, je les observe, je les médite, je les habille de chair, je leur donne un visage, une voix, une situation sociale. De celui-ci, je fais un notaire, il est rusé et il connaît le code; celui-là, c'est un peintre, voyez-le peindre à petits coups, et un peintre attendri, seulement il cache sa sensibilité sous une blague, d'autant plus énorme qu'il est plus ému; ça, c'est ce bourgeois que vous connaissez bien, celui à qui il faut tout expliquer longuement pour qu'il comprenne, et encore, il ne comprend jamais; celle-ci, c'est cette femme (il y a toujours de ces femmes-là), à qui rien ne réussit, qui ne sont jamais heureuses... Ainsi, je les regarde vivre, longuement; et puis je prends leur place pour un instant, et, dans cet instant, je fais tenir toute leur vie, toute leur personnalité, toute leur signification humaine. Après, quand cet instant est passé, je ne suis plus... Je ne suis plus qu'une femme fatiguée, qui a bien le droit de se reposer et de se taire, depuis si longtemps qu'elle chante!...»*

«*Mais, combien doucement et gentiment, cependant, cette femme m'accueille, le concert terminé! Sous l'admirable coiffure, dont le modèle évoque, à lui seul, le style épique de la chanson populaire, la sueur perle sur le visage épuisé. Mme Guilbert, un instant, cesse de le tamponner à petits coups de tampons d'ouate, me tend la main, me sourit de son sensible sourire, et s'excuse: «*Vous comprenez, n'est-ce pas, que je n'ai pas pu vous recevoir? j'étais trop fatiguée!* Mais vous savez bien dire quand même, n'est-ce pas... avec...», et sa main indique comme sitôt, vivant, au-dessus d'elle, tout ce qu'elle vient de nous donner. C'est encore la *Chanson française* qui me répond, avec un geste, avec un mot, et qui me dit: «*Ce que j'ai à dire aux jeunes, qui voudraient aborder ce genre de la chanson? Ah! s'ils travaillent! qu'ils se documentent! et puis il faut qu'ils soient intelligents. Quand on n'est pas intelligent, il ne faut pas s'en mêler!*», et presse la main s'échappe en trois petits mouvements désinvoltes, s'envole, comme s'envolait la chanson devant qui ne saurait la comprendre et l'aimer...»*

SIMONE PIERRE.